

IANAŌ,
LE PETIT INDIEN
QUI NE CONNUT JAMAIS L'AMERIQUE

(VERSION COMPLETE)

JACQUES VENULETH

Ianao était un petit Indien d'Amérique. Pourtant, au moment où commence cette histoire, il ne le savait pas, car personne ne l'avait encore découverte.

Bien sûr, ceci ne l'empêchait pas d'exister, et même d'être parfaitement heureux. Aussi heureux que peut l'être, n'importe où dans le monde, un enfant de dix ans, quand rien d'essentiel ne lui manque.

Il faisait déjà nuit, et Ianao se promenait sur la plage avec son chien. La plage était une vraie plage de sable fin, comme on les voit sur les photos des îles lointaines, avec la mer d'un côté et de l'autre les cocotiers. Une plage pour les vacances, mais Ianao était chez lui. Pas pour longtemps, mais il était encore chez lui.

Par contre, le chien n'était pas vraiment son chien. Rien de ce qui entourait Ianao ne lui appartenait en propre, même pas ses parents. Mais il avait l'habitude et ne trouvait pas ça gênant.

Ianao était fatigué, essoufflé, car il venait de courir, sauter comme un fou avec le chien tout au long de la plage. Ce qui ne l'empêchait pas de rire. D'ailleurs, il riait tout le temps.

Il riait en montrant ses dents, très saines et très blanches. Les cheveux, par contre, étaient noirs, noirs et épais. Coupés courts devant, avec une frange au milieu du front, plus longs derrière, où ils tombaient presque sur les épaules.

Ianao était nu. Complètement nu, sauf aux poignets et aux chevilles quelques bracelets de coton de toutes les couleurs, et autour de la tête une couronne de plumes d'oiseaux. Sa peau, couleur de miel, était rayée de larges bandes rouges, qui non seulement faisaient joli, mais également le protégeaient contre les moustiques qui n'aiment pas l'odeur du produit.

Comme il était fatigué et sans cesser de rire, Ianao s'accorda un peu de repos et se laissa aller de tout son long sur le sable au bord de l'eau. Il caressa le chien, qui lui aussi s'était vautré dans le sable, et encore tout excité remuait la queue, mais sans aboyer. Ces chiens n'aboient jamais ; ils ne savent pas ; peut-être parce que personne n'a trouvé utile de leur apprendre un jour.

En même temps, Ianao regardait vers la mer, machinalement, sans penser à rien, sans rien chercher à voir, et c'est alors qu'il aperçut tout de même cette drôle de lueur.

Très loin, presque à l'horizon, elle dansait au-dessus des flots. Haut, beaucoup plus haut que si elle s'était trouvée dans un des canoës qu'utilisent les hommes de l'île pour aller pêcher. D'ailleurs, à cette heure, ils étaient tous rentrés.

Intrigué, Ianao se redressa et regarda avec beaucoup plus d'attention. Il s'assit sur les talons, comme il le faisait chaque fois qu'il accomplissait des gestes aussi importants qu'allumer un feu, ou surveiller sous la cendre la cuisson d'une patate douce.

En observant ainsi l'horizon, très vite, il vit une autre lueur, juste à côté, puis une autre encore, un peu plus loin. En tout, il y avait maintenant trois lumières, trois lumières qui dansaient au rythme léger des vagues, et semblaient s'approcher lentement de la plage.

Ianao n'était pas du genre à se laisser abuser par la première impression venue. Il se dit qu'il avait peut-être trop longtemps couru et la fatigue avait fait exploser dans sa tête des éclats de lumière qui n'existaient que là.

Alors il ferma les yeux, se tourna sur le ventre, cacha son visage sous les bras. Il attendit ainsi que s'efface dans sa tête la moindre trace d'une lueur douteuse. Le chien lui léchait le visage pour le réveiller, mais Ianao tint bon.

Quand il rouvrit les yeux et regarda à nouveau vers la mer, les trois lumières étaient toujours là. Elles étaient même encore un tout petit peu plus près.

Ce qu'il avait vu désormais avec certitude était trop important. Ianao ne pouvait pas le garder pour lui. Il partit aussitôt en courant vers le village, suivi du chien, qui n'avait rien compris, et pour s'amuser, essayait de lui mordiller les mollets.

A cette heure du début de la nuit, le temps de la veillée, le village était paisible et silencieux, comme partout et toujours dans le monde au même moment. Entre les huttes rondes et autour de feux distincts, hommes et femmes bavardaient. Ils se cherchaient des poux dans la tête, mais ce n'était pas pour dire du mal du voisin. Ils fumaient des cigares grossiers, de larges feuilles de tabac roulées.

Ianao se dirigea droit vers le groupe des anciens. Poliment, il s'excusa d'interrompre, puis commença son récit. Il n'avait pas fini que déjà un chef, car ils étaient plusieurs, se leva et donna le signal.

Sans un cri, mais avec des gestes fébriles qui trahissaient la peur, les femmes se chargèrent des plus jeunes enfants et d'un peu de nourriture, et s'enfoncèrent dans la forêt touffue, vers l'intérieur de l'île. Les hommes s'armèrent de lances dérisoires, et surtout de courage, car ils en auraient bien besoin.

Ianao n'avait pas oublié de préciser que les lueurs se situaient largement au-dessus de l'eau, beaucoup plus haut qu'un quelconque canoë. Mais ce ne pouvait être qu'une ruse nouvelle de ces guerriers voisins qui régulièrement venaient les attaquer. Ils emportaient les femmes les plus jeunes et les plus saines pour les épouser, et aussi les blessés, qu'ils achevaient ensuite et osaient manger, comme le racontaient les rares prisonniers échappés. Les frères de Ianao résistaient autant qu'ils le pouvaient, mais ils n'empêchaient pas chaque fois quelques-uns des leurs de disparaître.

L'heure était grave et c'était la première fois que Ianao avait le droit de rester avec ces hommes, qui n'aimaient pas la guerre, mais se défendaient comme ils le pouvaient.

Ianao avait peur, mais il était fier. Pourtant il connut bientôt la première vraie honte de sa vie.

De retour sur la plage, il n'y avait plus la moindre lueur. Rien, de quelque côté qu'on se tourne, haut dans le ciel ou juste au ras de l'eau. Certes il y avait des étoiles; il y en avait même partout; mais elles étaient bien tranquilles et plutôt rassurantes.

- Alors ? demandèrent les hommes sur le pied de guerre, en regardant sévèrement Ianao.

Il était confus, dépassé, il ne savait plus quoi dire. Il essaya même un moment de prendre son chien à témoin. Puis il se tut et penaud, il baissa la tête.

Il ne fut pas grondé et encore moins battu, car l'usage de la tribu ne le voulait pas. Mais certains se moquèrent de lui si cruellement que c'était presque pire.

- Ianao a vu une étoile se décrocher du ciel et tomber dans l'eau, et il est parti en courant!

Il n'essaya même pas de se défendre. Pourtant il connaissait bien ces étoiles qui passent en filant. Il en avait vu si souvent qu'il ne pouvait pas avoir confondu. Mais il ne dit rien, car c'était inutile ; plus personne ne voulait le croire, ni même l'écouter.

Il laissa les guerriers l'abandonner seul sur la plage. Pas tout à fait seul, car le chien, même sans le croire, lui faisait toujours confiance et ne le quitta pas.

Il s'assit contre un arbre, replia ses genoux sur sa poitrine, posa son menton dessus. Cette nuit, il ne dormirait pas. Il fouillerait l'horizon, et tôt ou tard, il ramènerait la preuve qu'il ne s'était pas trompé.

Il dut attendre jusqu'au matin et ne revit pas le moindre feu. Mais quand elle vint, la preuve fut si merveilleuse que plus jamais personne n'osa se moquer de lui.

C'était au petit jour, et pour Ianao trop difficile à décrire, car jamais il n'avait vu quelque chose de pareil.

Heureusement, il n'eut cette fois même pas besoin de courir vers le village, même pas besoin d'expliquer. D'autres étaient déjà sur la plage en même temps que lui, et ce fut comme si l'apparition merveilleuse était découverte en même temps par le village tout entier.

Ce qu'il vit, ce qu'ils voyaient tous, était sur l'eau, flottait comme un canoë. Mais c'était immense, beaucoup plus haut que les plus grands des palmiers. Debout sur cette chose, il y avait des hommes, qui ne bougeaient pas... et la chose avançait pourtant, s'approchait du rivage. Pas « la » chose. « Les » choses. Car elles étaient trois, tout à fait semblables. Preuve que Ianao ne s'était même pas trompé sur le nombre des lueurs, mais on n'en était plus là.

Bientôt les choses cessèrent d'avancer. Elles s'immobilisèrent exactement comme si elles étaient attachées quelque part dans l'eau. Elles se soulevaient et redescendaient doucement au rythme des vagues, mais sans changer de place, malgré le courant.

Longtemps elles restèrent ainsi, sans vie, et de l'autre côté du tableau les gens du village aussi, derrière les grandes feuilles vertes des arbres tropicaux.

Le temps s'était arrêté. L'Histoire reprenait son souffle avant de sauter le pas. Dans ce décor figé, il n'y avait que les perroquets pour voleter de branche en branche et caqueter en ignorant la solennité du moment.

Enfin et comme à contrecœur, une ère nouvelle voulut bien commencer.

De la grande chose qui s'était approchée le plus près du rivage, Ianao et les siens virent descendre, au bout d'une corde, ce qui ressemblait cette fois à un vulgaire bateau. C'était plus large qu'un canoë, mais presque aussi plat. Pour avancer, les hommes plongèrent dans l'eau de larges pagaies et tirèrent dessus à deux mains.

Les hommes... C'étaient certainement des hommes, car ils avaient des jambes et des bras, mais des êtres pareils, Ianao n'en avait encore jamais vus, pas même entendu parler.

A moins que... Les anciens disaient souvent que les dieux qui ont fait le monde reviendraient un jour et pourraient prendre alors n'importe quel aspect...

Dieux ou hommes, ils étaient dix dans le grand canoë qui se dirigeait droit sur la plage, et bien sûr on les distinguait maintenant de mieux en mieux.

Ce qui frappa immédiatement Ianao fut qu'ils étaient couverts de la tête aux pieds. On ne voyait pas un morceau de leur peau. Même leurs visages étaient masqués... Ianao plissa ses yeux en amande pour observer avec soin... Pas de doute, il ne se trompait pas : ils avaient des cheveux tout autour de la bouche et jusque sous les yeux!

Dans sa petite poitrine, le cœur de Ianao battait trop fort. Il s'obligea à respirer plusieurs fois profondément pour se calmer. Il ne voulait pas que son cœur explose. Surtout maintenant. Maintenant qu'il n'avait pas encore tout vu.

Quand le bateau toucha le rivage, Ianao comprit que, parmi les nouveaux venus, certains étaient plus puissants que les autres. En effet, ceux qui tenaient les pagaies sautèrent dans l'eau et se trempèrent jusqu'à la taille pour essayer de tirer le bateau à sec.

Comme ils n'y arrivaient pas tout à fait à cause d'un courant mauvais, ils durent charger sur leurs épaules les trois êtres qui arboraient les plus beaux ornements. Ils les déposèrent délicatement loin sur le sable vierge, à l'abri des vaguelettes les plus hardies.

C'était rigolo de les voir arriver ainsi, les uns sur le dos des autres. Ianao, qui jouait souvent à ce jeu avec ses amis, trouva tout de même que, pour des hommes-dieux, le geste manquait de dignité. Mais il n'était pas encore au bout de son étonnement.

Les êtres tenaient à pleines mains de lourdes lances surmontées de larges rubans de couleur. Les couleurs étaient vives et variées, mais moins belles que les plumes de perroquets. Ils plantèrent respectueusement ces trophées dans le sable.

L'un de ceux qui étaient arrivés sur le dos des autres parla longuement et très fort. C'était certainement le chef des chefs. Il regardait souvent vers le ciel, comme s'il prenait quelqu'un à témoin, peut-être un autre dieu qu'ils avaient laissé là-haut. Le chef des chefs n'avait pas l'air méchant, mais il était clair qu'il n'était pas du genre à rire souvent.

Quand il eut fini de parler, ils se mirent tous à genoux et chantèrent en chœur une chanson guerrière, puis ils baissèrent la tête et pendant un moment ne dirent plus rien.

Ianao ne comprenait pas.

Mais il ne pouvait pas comprendre, car il ne savait même pas que nous étions ce matin-là le 12 octobre 1492.

Au nom d'un dieu et des rois d'Espagne, un certain Christophe Colomb venait de lui voler son île sous le nez. Il l'avait tranquillement baptisée « San Salvador », comme si elle n'avait jamais vraiment existé, alors que cette terre s'appelait « Guanahani » depuis aussi longtemps que les anciens pouvaient se souvenir.

Ianao et les siens comprirent si peu que bientôt, dès qu'ils eurent enfin le courage de se montrer, de s'approcher, ils offrirent aux êtres nouveaux tout ce qu'ils possédaient en signe de bienvenue.

Ianao resta longtemps sur ses gardes. Il se méfiait de ces gens trop sérieux qui, à l'occasion, n'hésitent pas à grimper sur les épaules des autres pour ne pas se mouiller les pieds. Caché avec son chien derrière un plant d'ananas, il n'avait pas encore bougé, quand un de ceux qui tenaient les pagaies, conduisaient le bateau, vint tranquillement s'accroupir à quelques pas et siffla pour appeler l'animal.

Le chien leva la tête et aussitôt, sans demander son avis à Ianao, il courut vers l'homme et se roula à ses pieds, en remuant la queue et en attendant les caresses, exactement comme s'il le connaissait déjà, ce qui était tout à fait impossible.

Le matelot éclata de rire. Il riait comme Ianao, à pleines dents. Sauf que lui n'en avait que deux. Une en haut et l'autre en bas, même pas en face l'une de l'autre. Il était laid, très laid. Il avait des cheveux jusque sur ses pieds nus.

Mais Ianao, qui aimait les gens qui savent rire et faisait confiance à son chien, s'approcha lui aussi du marin et accepta les cadeaux qu'il lui tendait : un bonnet rouge et des grelots.

Bien sûr, il ne savait pas ce que c'était, mais il trouva ces objets très beaux. Pour remercier, Ianao partit cueillir un fruit mûr et délicieux, sa gourmandise préférée, et l'offrit à son tour.

L'homme prit le fruit et, pour le croquer, il dut viser avec ses deux dents, en riant de plus belle. Mais il fit tout de suite la grimace. Il n'aimait pas. C'était trop doux, trop savoureux pour lui qui s'était habitué depuis des mois à la viande avariée et aux gâteaux pourris.

Il rendit le présent à Ianao, qui ne s'offusqua pas, car ce n'était pas son genre, et mangea au contraire tout ce qui restait. Puis, après s'être essuyé la bouche et les mains, il fit comprendre qu'il aimerait bien toucher ces drôles de cheveux qui poussent partout sur le corps. L'homme accepta.

Les cheveux étaient soyeux, mais dessous, la peau qu'on devinait à peine était creusée de vilains petits trous. Comme les cicatrices laissées après un combat par un millier de flèches minuscules.

Ianao eut peur et ne toucha pas longtemps. Il toucha pourtant trop.

Dix jours plus tard, Ianao eut d'abord de la fièvre. Il ne riait plus et parlait tout le temps, mais pour ne rien dire. Sur son corps apparurent ensuite des marques semblables à celles de l'homme qu'il avait caressé. Sauf que les siennes étaient encore des blessures et laissaient s'échapper sa vie.

Il mourut de la variole le 26 octobre 1492. Christophe Colomb était déjà reparti.

Ianao fut le premier à mourir des suites de la découverte des Amériques. Le premier, mais pas le dernier, puisque trente ans plus tard, dans toutes ces îles qu'habitaient Ianao et les siens, il ne restait déjà plus un seul Indien. La guerre, les maladies inconnues et le travail forcé les avaient tous emportés.

Quand vous entendrez parler de Christophe Colomb, à l'occasion d'un anniversaire, le cinq centième ou même un peu plus, n'oubliez pas le petit Ianao.

Il le mérite car après tout, son seul tort fut d'aimer ceux qui savent rire et d'avoir un chien incapable d'aboyer.
